

BUREAUX: RUE NAIN, 1

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

**ABONNEMENTS:**  
 ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.  
 LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire.  
 ANNONCES: 20 centimes la ligne.  
 RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 h 15, 7 h 19, 9 h 47, 11 h 47, m., 12 h 24, 2 h 02, 3 h 39, 5 h 18, 6 h 45, 7 h 33, 8 h 32, 9 h 33, 11 h 11 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h 41, 7 h 15, 8 h 43, 10 h 17, 11 h 23, m., 1 h 19, 2 h 39, 4 h 58, 5 h 38, 7 h 17, 8 h 18, 10 h 22, 11 h 25. Lille à Roubaix, 5 h 20, 6 h 55, 8 h 22, 9 h 55, 11 h 06, 12 h 57, 2 h 18, 4 h 40, 5 h 20, 6 h 55, 8 h 00, 10 h 05, 11 h 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 h 08, 7 h 40, 8 h 08, 9 h 40, 11 h 33, 12 h 15, 1 h 55, 3 h 31, 5 h 08, 6 h 06, 7 h 24, 8 h 23, 9 h 24, 11 h 02. Mouscron à Lille, 6 h 52, 9 h 22, 11 h 20, 1 h 57, 3 h 13, 4 h 47, 5 h 49, 7 h 02, 9 h 05.

DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 h 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 h 04 soir.

**BOURSE DE PARIS**  
DU 20 OCTOBRE

3 0/0	61 75
4 1/2	88 75
Emprunts (5 0/0)	99 20

DU 21 OCTOBRE

3 0/0	62 00
4 1/2	89 00
Emprunts (5 0/0)	99 47

ROUBAIX, 21 OCTOBRE 1874

### BULLETIN DU JOUR

Dans les nominations de présidents des conseils généraux, les radicaux ont perdu un certain nombre de sièges; ils se sont vus déposés dans des départements même comme l'Aude, le Cher et le Gard, qu'ils croyaient à jamais inféodés à leurs doctrines. Dans les Alpes-Maritimes, M. Malauné remplace M. Maure, le député de la gauche. Dans l'Aude, le citoyen Marcou, dont la circulaire électorale fit tant de bruit naguère, cède son siège à un conservateur, M. Béraud. Dans le Cantal, M. Daube, républicain, est évincé par M. de Pariou, conservateur, et M. Devaux, l'est dans le Cher par M. Boin. C'est également l'opinion conservatrice qui triomphe dans le Gard avec M. le général de Chabaud-Latour, ministre de l'intérieur, contre M. Laget, député républicain; dans le Lot, avec M. de Limayrac contre M. Roques, et dans le Lot-et-Garonne, avec M. le comte de Barlaud contre M. Faye, député de la gauche.

seur se présenter à la fois. Il y aurait probablement ballottage, et alors, celui des deux qui aurait le moins de voix se désisterait en faveur de l'autre, assurant ainsi son triomphe.

Un des plus ardents défenseurs du Septennat, le *Journal de Paris*, tout en exprimant le désir que le pouvoir de ses préférences soit organisé avant la proclamation d'un gouvernement définitif, reconnaît cependant aujourd'hui à l'Assemblée le droit de faire de suite et avant tout ce qu'elle veut. Nous relevons les paroles suivantes dans l'article de cette feuille:

« Cette doctrine est parfaitement correcte, et, pour notre part, nous n'en avons jamais professé une autre. L'Assemblée nationale et la France, nous l'avons toujours reconnu, ne sont engagées qu'à une chose: à respecter, à maintenir, à défendre pendant sept ans le pouvoir du maréchal de Mac-Mahon. Ce point mis à l'abri de toute attaque, de toute contestation, de toute discussion, l'Assemblée a évidemment le droit rigoureux, le droit absolu, d'établir, si cela convient, soit une Monarchie définitive, soit une République définitive. Seulement si c'est la Monarchie qu'on établit, le maréchal de Mac-Mahon, pendant sept ans, devra être régent ou lieutenant-général du royaume, si c'est la République, le maréchal, pendant sept ans, devra être président.

« Voilà la théorie. Elle est inattaquable. — Hervé. »

Pourquoi les organes du centre-droit ne sont-ils pas toujours aussi nets.

### A propos du « Memorandum »

Nous empruntons au *Standard* et nous publions sous toutes réserves les graves renseignements que lui communique son correspondant parisien dans la lettre ci-dessous:

Paris, 14 octobre, soir.  
 ... Je pense qu'il est mieux de parler franc et de vous dire tout d'abord que la guerre est à craindre. Comme il est impossible de douter que le cabinet de Berlin ne soit désespérément sincère dans ce qu'il entend, il serait puéril de supposer que la dernière démarche du gouvernement espagnol n'aura pas de suites et que la Prusse abandonnera la politique qu'elle poursuit avec tant de persistance depuis plus de douze mois. Il est nécessaire de regarder les faits en face, et les faits disent que la guerre peut sortir de cet imbroglio.

La guerre peut être empêchée par les grandes puissances européennes, mais elle ne peut pas être empêchée par de simples démonstrations « morales ». Je vous ai déjà dit que le duc Decazes va exposer le cas de la France devant l'Europe. Il discutera minutieusement devant elle chacun des griefs allégués par l'Espagne, et en outre, il attirera l'attention des grandes puissances sur les continuel efforts systématiques que fait le cabinet de Berlin pour obliger la France à la guerre.

Le ministre des affaires étrangères montrera que l'Allemagne n'a aucun grief contre la France, que la France a rempli tous ses engagements, que ses préparatifs militaires sont purement défensifs, et Son Excellence invitera probablement les grandes puissances à demander à la Prusse ce qu'elle veut, le but auquel elle tend. D'ailleurs, elle veut la guerre avec la France? Lui faut-il une guerre d'extermination? A-t-elle des griefs?

Si non, quelle est la raison pour laquelle le cabinet de Berlin a d'abord déchaîné l'Italie et ensuite l'Espagne contre la France? Naturellement, tout cela sera écrit dans la forme diplomatique, mais j'aurais autorisé à croire que telle sera la substance de la circulaire qui sortira prochainement du ministère des affaires étrangères de France.

Je pense que cette manière de procéder sera approuvée au moins en Angleterre. Les Anglais comprendront que la France ne peut pas vivre constamment sous le coup d'une menace de guerre. Il est sage et honnête de sommer l'Europe de demander à la Prusse ce qu'elle veut et de savoir une fois pour toutes à quoi s'en tenir.

Je me plais à espérer qu'il n'est pas beaucoup de puissances en Europe prêtes à consentir à ce que la Prusse écrase et annihilé la France sous de faux prétextes. Mais il est bon que la France sache si les grandes puissances permettront qu'elle soit attaquée sans lever un doigt pour la protéger. Dans quelques semaines nous saurons à quoi nous en tenir à ce sujet.

Si les grandes puissances, c'est-à-dire si l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, si l'Italie, ne doivent donner à la France ce que les Irlandais appellent « l'épaule froide », il est mieux qu'elle le dise immédiatement. A l'heure actuelle la France peut seulement arguer que sa devise est: « Défense et non défiance ». Mais elle ne s'abaissera pas à l'humiliation d'attacher son nom à un message en reconnaissant que l'imperatif memorandum espagnol est fondé sur des faits. Il n'est pas vrai que les succès des carlistes soient dus à l'aide de la France, et la France est tenue de protester contre la querelle qu'on lui cherche en s'autorisant des prétextes les plus futiles et les plus faux.

... Si l'Europe se tient éloignée, les choses suivront leur cours naturel: la France se défendra elle-même. Vienne la guerre, et elle sera mieux préparée qu'il y a quatre ans. Mais le tout doit être tiré au clair. L'Espagne n'est que la patte du chat en cette affaire. L'aimée de M. Serrano, cette armée qui ne peut pas tenir devant les montagnards de la Biscaye et de la Navarre, ne doit pas être mise en compte. Que signifie la Prusse? A-t-elle l'intention, au cas où la France refuserait d'acquiescer aux modestes demandes de l'Espagne, de lui faire un *cassus belli*? Les grandes puissances devront bientôt répondre à ces questions. De leur réponse dépend la paix du monde.

Voici ce qu'on écrit d'Allemagne au journal *l'Union*, de Paris:

L'organisation du landsturm, est arriérée de la réserve, a produit une grande sensation et un profond mécontentement, moins en Prusse, où le landwehr est accoutumée à marcher au premier signal, que dans les Etats du Sud où cela n'a jamais été le cas. Jugez-en par ces dispositions: « Les hommes incorporés au landsturm sont soumis aux lois et à la discipline militaires. Le landsturm formera des détachements particuliers; toutefois, dans les cas de besoins extraordinaires, il pourra servir à compléter le landwehr. » Ainsi des pères de famille qui marchent vers la soixantaine pourront être contraints d'aller grossir le landwehr sur les champs de bataille. J'ai entendu un brave artisan bavarois passer par là avec indignation, et dire: « Qui, Bismark en fait trop, et il faudra à la fin se révolter. » Ce qui le faisait aussi, c'était de faire les frais d'équipement, en ce moment que le travail va si mal.

Comme l'a remarqué un journal, les Conférences de Bruxelles n'ont pas été étrangères à cette organisation du landsturm, qui, par là, serait sur la même ligne que l'armée régulière, et, en cas de guerre, aurait droit aux mêmes traitements, aux mêmes égards, de la part des belligérants.

La Prusse se prépare donc à la guerre, voilà la conclusion qu'on tire de cette organisation de landsturm et qui consterne les Allemands. Les indices de guerre apparaissent de tous les côtés. La complication des affaires d'Espagne, le dissentiment de la Russie, l'union prochaine du prince héritier du Hanovre avec la princesse Thyra de Danemark, sont des événements qui paraissent reculer la foudre. Ajoutons une nouvelle à sensation: l'Académie militaire de Berlin exigera dorénavant que ses membres connaissent la langue russe. Ceci n'est pas bien nouveau; car il y a plus de deux ans qu'un officier de l'armée bavaroise me disait: « Nous apprenons le russe. »

Mais croyez bien que la France aura la préférence, et que c'est à elle qu'on s'attaquera d'abord plutôt qu'au colosse du Nord. N'oubliez pas que le regret de n'avoir pas démembré notre malheureuse patrie jusqu'au plateau de Langres et jusqu'à la ligne des Argennes est en quelque sorte consigné dans le traité de géographie le plus répandu dans les écoles allemandes, et qui en était l'année dernière à sa 31<sup>e</sup> édition.

Nous espérons que le danger imminent d'une guerre avec la Prusse, qui a déjà été signalé par *l'Union*, sera de plus en plus accentué par toute la presse royaliste, et que, le cas échéant, elle fera sentir pour le pays, s'il veut se sauver, la nécessité d'appeler le Roi, qui peut seul le préserver d'un second démembrement, amenant cette fois son enlèvement. La France serait alors trop faible pour jamais se relever, et elle tomberait sous le vasselage du nouvel empire allemand. Nous ne connaissons que trop ses aspirations: la France, la riche France, dont il est encore tributaire, voilà la proie qu'il faut à ses luttes convulsives.

### Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

L'assemblée générale mensuelle de la Société Industrielle, aura lieu le mardi 27 courant, à trois heures, au siège de la société, rue des Jardins, 29, à Lille.

Voici l'ordre du jour de la séance: Correspondance. Présentation de nouveaux sociétaires. Vote pour l'admission d'un nouveau sociétaire présenté à la dernière Assemblée. Modification des Statuts en vue du décret autorisant la société comme établissement d'utilité publique. Communication de M. Carlos Delattre, concernant les appareils de chauffage. Communication de M. Ladureau, concer-

nant l'utilisation industrielle des résidus des fabriques. Communication de M. Cornut sur un travail de M. Lemoine, concernant l'éclairage au gaz.

Les journaux de Cambrai nous apportent quelques détails sur la mort de M. Bureau-Pélerin, que nous avons annoncée hier.

M. Bureau-Pélerin revenait de Paris et s'était arrêté près de la Capelle, sur la limite du département de l'Aisne et du Nord, dans une propriété qu'habitait sa fille et son gendre. Il chassait en compagnie de ce dernier en attendant l'heure du dîner, et c'est alors qu'eut lieu l'accident qui lui coûta la vie.

Des versions différentes courent sur cet accident et les détails en sont encore très vagues.

Selon *l'Emancipateur*, M. Bureau venait de tirer un premier coup de fusil et avait abattu une grive qui tomba dans un buisson. Le chasseur, en quête du gibier abattu, eut l'imprudence de remuer les broussailles avec son fusil qu'il tenait par le canon. La gâchette se trouva accrochée. Le second coup partit, et M. Bureau reçut la décharge en pleine poitrine.

*Le Libéral* a dit que M. Bureau vécut encore environ deux heures en pleine connaissance et put faire ses adieux à sa famille en déclarant qu'il était heureux de pouvoir n'accuser que sa seule imprudence du coup qui lui coûtait la vie.

Ce dernier journal ajoute que « M. Bureau-Pélerin était un des membres les plus intelligents et les plus sincères du parti républicain. »

Le tir international des armes de guerre à Bruxelles a été très animé, cette année. Il y avait des tireurs de Londres, de Rotterdam, du Hanovre, de Saint-Quentin, d'Arras, de Dusseldorf, de Roubaix, de Paris, de Valenciennes, de Tourcoing, d'Alx-la-Chapelle, etc.

Le premier prix à la cible fixe aux points, à 225 mètres, a été remporté par M. Paul Périn, frère de M. Périn, membre de l'assemblée nationale.

A la cible à volonte, aux mêmes armes, nous voyons figurer au premier rang, M. Cambrai, Hubert, de Roubaix; c'est donc la France qui a eu les honneurs du tir de Bruxelles en 1874.

Ce matin, un ouvrier fileur du nom de Louis Couque, se livrait à son travail dans la filature de M. Duriez, qui de Wattrelos, lorsque tout à coup ses camarades le virent tomber sans donner aucun signe de vie. — Un médecin fut aussitôt appelé et constata que ce malheureux avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Un accident arrivé à la locomotive, entre Carvin et Le Forest, a fait éprouver deux heures de retard à un train hier après-midi. Là s'est borné tout le dommage.

Feuilleton du Journal de Roubaix  
DU 22 OCTOBRE 1874.

- 40 -

## LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M<sup>me</sup> CRAVEN.  
(Suite.)  
XLIII.

Mais, on le sait, une des anomalies du cœur humain, c'est d'appeler et de vouloir le bonheur comme son droit et de ne pouvoir cependant le posséder un seul jour dans sa plénitude sans frémir, comme s'il sentait qu'il n'est pas ici-bas dans la nature des choses qu'il puisse le posséder longtemps.

Lorenzo, plus qu'un autre, était atteint de cette mélancolie du bonheur, et il s'y ajoutait, pour lui, un regret parfois trop sombre des écarts de sa vie. Il y portait la véhémence de son caractère, et il était difficile souvent de lutter contre la tristesse que réveillaient en lui les souvenirs du passé.

— Ginevra, me dit-il un jour, je suis beaucoup trop heureux pour un homme qui a si peu mérité de l'être.

Lorsque, d'un visage assombri, il me disait ces paroles, nous étions au début du printemps. L'air était doux, le ciel pur, les lilas de notre petit jardin étaient en fleurs et nous en respirions ensemble le parfum. Il répéta:

— Oui, ma vie est aujourd'hui trop belle; elle l'est trop, je le sens, pour pouvoir être de longue durée.

Parole presque banale, tant elle est souvent jetée comme un voile sur la lumière trop vive du bonheur terrestre! Mais je ne l'entendis point en ce moment sans tressaillir. Et cependant, que craindre?... que demander?... que refuser, lorsqu'on sait le présent et l'avenir aux mains de celui qu'on aime au delà de tout ce qu'on aime ici-bas!

XLIV.  
Ce printemps était celui de l'année 1859. Malgré la retraite où nous vivions, malgré le travail assidu de Lorenzo, qui le privait souvent du temps nécessaire même pour lire un journal, les bruits précurseurs de guerre entre l'Autriche et l'Italie qui parvenaient jusqu'à nous l'avaient plus d'une fois ému et troublé. Ému, comme tout Italien du Nord, à cette époque, il était toujours à la pensée de voir son pays affranchi du joug étranger.

Sur ce point, les sentiments étaient unanimes, et bien des gens aujourd'hui en France comprendront mieux qu'ils ne le firent peut-être alors ce cri, qui, parmi tous ceux que proféra plus tard la foule, était le seul vrai, le seul qui

sortit du cœur de tous: *Fuori i Tedeschi*. Mais jusqu'au jour où la réalisation de ce vœu devint possible, il n'était manifesté que par ceux qui travaillaient dans l'ombre à hâter cette réalisation, et il semblait sommeiller, chez les autres. La vie politique était interdite ou impossible; la vie folle et dissipée n'en était embrassée qu'avec plus d'ardeur, et cette situation avait fourni plus d'une excuse à Lorenzo à l'époque où il en cherchait de mauvaises.

Je l'avais cependant entendu souvent exprimer ses opinions, ses aspirations ou ses répulsions politiques et nationales; mais en aucun temps ces questions ne m'avaient intéressées. J'aimais l'Italie telle que je la voyais; je la trouvais belle, riche et glorieuse. Je n'imaginai pas qu'il y eût quelque chose à ajouter au charme passé et présent dont la nature, la poésie, la religion et l'histoire l'avaient si magnifiquement doués.

Puis déjà parfois j'avais entendu murmurer ces mots, qui me faisaient horreur, et ne représentaient à mon esprit d'autre idée que celle d'un monstrueux attentat religieux et national: *Roma capitale*. Ces mots seuls me causaient assez d'indignation pour éveiller mon indifférence, et parvenaient à réveiller en moi un sentiment voisin de la répulsion pour tout ce qu'on nomme alors le *risorgimento* italien.

Stella, à cet égard, n'était point d'accord avec moi. Il était dans sa nature de s'exalter pour toute chose empreinte

d'énergie, de courage et de dévouement, et ce sont là des traits dont le patriotisme plus ou moins bien compris, pourvu qu'il soit sincère, revêt très-facilement la séduisante apparence. Personne comme elle ne savait dire:

*Italia! Italia!*  
Deh! fossi tu men bella! o almen piu forte!

ou bien la célèbre apostrophe de Dante: *Ahi serva Italia di dolore ostello!* Jamais son talent n'apparaissait plus à son avantage que dans ladéclamation de pareils morceaux: alors ses traits s'animaient, toute son attitude se transformait, et Lorenzo disait souvent, en souriant, que s'il voulait représenter la personnification poétique de l'Italie, il demanderait à Stella de lui servir de modèle.

Pour ce qui était de Rome, elle ne comprenait même pas mes inquiétudes. Si quelques fois, en effet, poussaient dans son cœur des craintes, les plus éminents parmi les Italiens de ce temps n'avaient-ils pas déclaré que porter atteinte à la majesté de Rome, la déposséder de cette souveraineté qui lui laissait, dans un nouveau sens, son titre antique de reine du monde, menacer enfin la papauté,

(1) Italia! Italia!  
Oh! que n'es-tu moins bella ou que n'es-tu plus forte!  
(FILICAJA.)  
(2) Italia asservie! asile de douleur!  
(DANTE, *Purgatoire*, ch. VI.)

« l'unique grandeur vivante de l'Italie, » ce serait commettre un crime de lèse-patrie et découronner l'Italie elle-même.

Hélas! maintenant qu'approchait l'heure de la réalisation de quelques-uns de ses rêves, et de la dure déception des autres, Stella, absorbée dans sa douleur, était indifférente à tout ce qui se passait dans sa patrie, et ne s'apercevait même pas du grand mouvement qui se faisait autour d'elle! Quant à moi, qui ne m'en étais point préoccupé naguère, j'y étais aujourd'hui plus inattentive que jamais, et j'écoutais à peine ce qui se disait à ce sujet dans le salon de madame de Kergy. J'étais loin de me douter que j'allais être violemment arrachée à mon indifférence.

C'était le dimanche de Pâques. Je revenais de l'église avec Lorenzo: nous y avions accompli ensemble le devoir doux et sacré de ce jour; l'union de nos âmes était complète, et nos cœurs étaient rayonnants à la fois et recueillis, c'est-à-dire en pleine harmonie avec la grande fête. Au retour, nous trouvâmes notre déjeuner servi. Otavia qui, avec un seul serviteur, était chargée du soin de notre ménage, avait orné la table de fleurs, aussi bien que d'un peu plus d'argenterie que de coutume, afin de lui donner un air différent de l'ordinaire, et en rapport avec la solennité du jour. Au moyen de quelques vieux tableaux suspendus sur la sombre boiserie de notre petite salle à manger, et de vitraux de couleur placés aux